

Désertée

Danielle Roger

Number 45, Summer 1990

Le désert

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15007ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roger, D. (1990). Désertée. *Moebius*, (45), 91–94.

DÉSERTÉE

Danielle Roger

Ça recommence. Ça a lieu, toujours de la même manière. Quelqu'un marche dans une pièce vide. On entend le bruit exagéré des pas. C'est un bruit familier et pourtant on ne s'y habitue pas. Ça occupe trop d'espace à l'intérieur. On vient d'arriver quelque part. C'est toujours comme ça. On finit toujours par en arriver là. On (cette personne) passe devant un miroir, et se reconnaît. C'est moi. C'est toujours moi. Rien que moi. Personne.

Je suis seule. Je vis seule, ici. C'est normal, je suis dans le désert. Ici, la désolation est si totale et le silence si blanc que je ne sais pas, je ne sais plus si je peux encore parler.

Depuis que je suis ici, j'ai du feu dans les yeux et du sable dans la bouche. J'ai des visions qui me troublent. J'entretiens des illusions. Je vois des choses qui n'existent pas. J'imagine l'impossible. Quelqu'un viendra cette nuit. Je suis désolée. Je dirai : Je suis désolée pour ma chambre, le lit trop grand pour rien, le sable dans les draps. J'ai soif. Je voudrais boire un peu d'eau. Au moins ça. Mais tout est vide. Ici, il n'y a rien. Je n'ai plus rien à offrir. Mais, cette nuit, quelqu'un viendra. Peut-être qu'il apportera une bouteille. Nous boirons ensemble. Je lui montrerai comment se servir de mon sablier pour mesurer le temps.

C'est ma seule certitude : le temps passe. Je sais, j'ai la peau sèche. Chaque jour elle s'assèche davantage. J'ai aussi des rides, de plus en plus de rides. Je n'y peux rien. C'est à cause du soleil. Désolée, je dirai que je suis désolée pour le lit défait. Il y a longtemps que personne n'est venu.

J'ai connu des hommes. Les déserteurs. La nuit je les accueille ici. Ils viennent un après l'autre, chacun son jour de la semaine. Je me rappelle leur nom : Bahariék, Farafra, Baharia, Dakhla, Kharga. Ils s'installent dans mon lit et me montrent des images : des pays lointains, des villes pleines de lumières, des maisons rouges et blanches, des gens heureux. Puis, nous regardons des photos : de leur femme, leur maîtresse, leur mère. «Voici la femme de ma vie», c'est ce qu'ils disent, les yeux fermés. Ils en ont tous au moins une. Une femme qu'ils n'ont pas oubliée et dont le fantôme s'allonge sur le lit entre nous deux.

Ils ne veulent plus faire la guerre, ni l'amour. Ils disent que c'est la même chose et qu'ils ne peuvent plus. Ce sont des hommes en fuite. Ils veulent marcher éternellement dans le sable. Ils aiment s'enfoncer dans le sable mou, ça leur convient parfaitement. Ils disent que c'est plus prudent; quand on marche dans le sable, on ne laisse pas de traces. Ils viennent se reposer ici. Ils aspirent à la paix et à l'oubli. La vie les fatigue.

Ce sont des hommes sans visage et sans mots. Plus de guerre, plus d'amour. Il fait trop chaud. Ils n'ont pas envie de bouger, de réagir. Ils déclinent toutes responsabilités. «C'est à cause du soleil», disent-ils.

Moi, je marche des heures, des éternités sans rencontrer personne. Parfois, je me mets à courir, je me précipite vers ce que j'aperçois soudain, là-bas, au loin. Ici, on peut se permettre de croire à nos illusions. Les oasis existent, je peux les nommer : Bahariék, Farafra, Baharia, Dakhla, Kharga. Dans le désert, n'importe qui a le droit de se tromper. C'est pas grave. C'est normal de croire à ce que l'on imagine voir. On tombe, on se relève, on continue à avancer. Moi, quand ça m'arrive, je ne pleure même pas. Ici, pas de place pour les larmes. Il y a longtemps qu'elles se sont retirées très loin derrière mes yeux, toujours secs maintenant.

Un jour, quelqu'un m'a parlé d'un trésor trouvé sur une île déserte. On m'a sûrement menti. Parce qu'ici, dans l'état où je suis, impossible de croire à ces choses-là. Les espoirs, les pirates, c'est pareil. Ça vient, ça va, ça ne laisse rien derrière soi.

Ici, il n'y a rien. Rien que l'absence et l'ennui de l'exil. Depuis que je suis dans le désert; pas de nouvelles. J'ai déjà écrit des lettres dans lesquelles je posais des questions. Je n'ai pas reçu de réponse.

Maintenant je n'ai plus de voix à suivre. Je ne veux plus rien entendre. Pas un mot, pas un son. Seulement l'écho, parfois. Je ne veux rien entendre d'autre que ma propre voix.

Je parle toute seule assise sur un banc, mon oasis, peut-être une gare. J'imagine des retrouvailles inespérées. Je me lève, je marche, je ne sens plus le sable sous mes pieds. Je marche normalement, comme si j'étais dans la rue. Je mets toutes les chances de mon côté. Rencontrer quelqu'un par hasard fait partie des possibilités. Je me souviens de certains lieux publics. J'entends des voix. Puis, tout s'efface et c'est à nouveau le vide à perte de vue, le silence.

Personne ne viendra ici. Visibilité nulle, plus d'avions. C'est à cause du vent, Khamasin le grand vent du désert. Du sable partout dans l'air, la tourmente, le désordre. On parle de moi. On parle de perte de contrôle, d'une grande agitation. Pourtant je n'ai pas bougé, pas parlé. Ici, ce qu'il y a de pire c'est le doute, l'incertitude. On dit tant de choses à propos de ce désert-là. J'entends dire que mon désert n'est pas localisable, n'est visible sur aucune carte. Pas de preuve; non lieu. On m'accuse d'inventer tout cela, on dit que le désert est un état d'esprit. J'ai même entendu dire que le désert est une maladie. Je suis dans un état désertique. Je le sais depuis longtemps et je n'en ai pas parlé. Ici, le délire est à perte de vie. Si je crie, qui me dit qu'on entendra. Il n'y a personne. Mieux vaut oublier, m'enfoncer seule dans de beaux draps — tout cet espace vide — très blanc de mémoire. Je n'ai personne à qui parler. Je garde tout pour moi-même, bien caché à l'intérieur. Je garde le silence, le secret. C'est mon secret d'état.

Le temps passe, coule comme une poignée de sable. Je ne peux pas faire autrement que de laisser les choses fuir, retourner d'où elles viennent. Bientôt, dans mes mains, il n'y aura plus rien. Même pas l'espérance, même pas le désir. Des mains inutiles et vides. Savoir que je ne pourrai jamais plus toucher personne. Savoir et réussir à ne penser à rien. Ne pas me demander comment j'en suis arrivée là, à rien. Faire le vide et le conserver intact le plus longtemps possible, au-delà des limites et des frontières. Vivre ici, malgré l'étendue de l'absence. Oublier les présences et les voix. Rester calme. Rester seule.